



© Paul FACCHETI 1950

Monsieur Breton, vous me semblez bien seul. Ces temps-ci votre nom siffle non comme le vent enveloppé par la douce musique du hasard que vous avez su faire chanter avec tant de charmes, mais selon les usages des manifestations dites culturelles. Vous m'apparaissez, distant et observateur, un peu égaré comme l'est toujours l'esprit en alerte. Quel hommage, n'est-ce pas ? Ces hommages que vous avez toujours refusés de votre vivant, ces consécration artistiques où l'on désosse le cadavre pour n'en analyser que la charpente. Adieu l'essence, good bye the soul (pardonnez-moi ce recours à l'anglais, je cède aux modes, moi aussi). Subitement, votre mouvement apparaît comme une merveille et le tout appuyé par des universitaires qui se targuent d'en connaître un rayon lequel n'a rien de solaire. Déjà bien des poncifs jaillissent à l'évocation de votre nom : dogmatique, pape, contestataire, etc mais jamais le mot "poète" n'est prononcé. Ce qui traduit l'absence réelle de compréhension de votre quête, car c'est bien de cela qu'il s'agit une quête vers la lumière, la surréalité présente au cœur du réel et non dans le ciel comme un ignorant de commentateur l'a dit dernièrement. Que l'ignorance est prolix ! Et ce joyau que vous portiez en vous, vous l'avez transmis, vous nous avez donné à voir, à sentir, à toucher, à extérioriser la beauté. Quel projet ! Quelle ambition ! Mais peut-on rêver autre chose que cette réalisation ? Vous nous l'avez donnée, vous qui vouliez habiter une maison de verre. À ce propos, je me souviens la visite que je vous ai rendue, à votre domicile, rue Fontaine, il y a maintenant une dizaine

d'année. Élisabeth ne vous avait pas encore rejoint sur la constellation ébouriffée, elle était là toute de discrétion. Et moi, je ne savais où donner du regard. L'autre du chaman, comme Julien Gracq avant baptisé votre demeure. La loi d'analogie en vibration permanente ! Quelle force intérieure pour vivre dans ce flot d'énergie si subtile. J'ai pensé à ma mère en cet instant, qui, elle aussi, orchestrait son intérieur selon certaines règles magiques. Je revois encore l'arrière de votre bureau où figuraient une très belle photo d'Élisabeth (connaissez-vous l'histoire de Raoul Ruiz ?) un tableau du Douanier Rousseau tout à fait étonnant et tout un tas d'autres objets. Eh bien, Monsieur Breton, ce langage des sens, du lien sensible a été placé sous vitrine à Beaubourg. On a dérobé le grimoire, mais on ne connaît pas la formule magique, la vôtre. Vous qui manquiez d'air, qui souffriez d'asthme, on continue à vous enfermer. Comme les menaces perdurent...

Vous m'accompagnez depuis mon adolescence et encore et pour toujours. J'admire en vous ce qui lutte en moi. Ce désespoir qui ne vous a jamais quitté et que vous avez mis au pas, refusant de lui céder. Il est en effet si simple de glisser ainsi est la base de la nature humaine, la descente, la descente. Et vous, vous avez opposé à toute cette esthétique comportementale, le Grand Nord alchimique, non celui des occultistes, mais celui de l'amour et de la poésie. Remarquez le mot poésie de nos jours, vous savez... J'admire en vous, cette tenue qui n'offre aucune prise, aucune possibilité d'identification, sobre surnaturellement comme le dit Rimbaud. Alors, évidemment, on ne peut pas s'approprier votre image, il ne reste que votre œuvre si riche, si belle et si complexe à la fois. Mais la personnalité, le culte qu'on lui voue gomme bien des miracles de la profondeur.

Vous êtes celui vers qui je me tourne dans mes moments de dégoûts, de désespoirs sans fin, de solitude sans limites, tel un corsaire de foudre, je vous entends crier : *“ Plutôt la vie, la vie le fard de Dieu ! Plutôt la vie avec ses draps conjuratoires / ses cicatrices d'évasions / Plutôt la vie plutôt cette rosace sur ma tombe / La vie de la présence rien que de la présence / Ou une voix dit Es-tu là où une autre répond Es-tu là / Je n'y suis guère hélas / Et pourtant quand nous ferions le jeu de ce que nous faisons mourir / Plutôt la vie.”*

Et là, la honte me gagne, je me redresse et continue avec une étoile au cœur. Cette étoile que vous avez tissée avec la finesse du rêve, j'ai à mes côtés votre bel “Arcane 17” (si je vous racontais mes liens avec le 17, mais ce sera pour une autre fois...) ce livre que je relis une fois par an. À la question, sur une île déserte etc voilà la réponse est faite. Ce livre que j'aime tant, qui m'exalte, on ne peut le faire suivre qu'aux êtres que l'on aime, bien, mal ou pas assez, qui sait.

Voilà, Monsieur Breton, pardonnez-moi pour cette lettre maladroite, mais quand on aime, on est souvent maladroit, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie.

À un prochain détour des rues.

Fabrice PASCAUD